

JEAN BART.

Suite.

Brighen emmena les deux mousses pour les rapatrier plus tard, et le chirurgien regagna son pays natal. Jean Bart s'arrêta quelques jours à Saint-Malo, puis se dirigea sur Dunkerque. Quant à Forbin, nous savons qu'il était homme de cour avant tout. En mettant pied à terre sur le sol français, son premier soin fut de prendre la poste pour courir à Versailles et rendre compte de sa conduite.

Il s'avait qu'une enquête avait lieu pendant sa captivité, et il craignit d'avoir été desservi auprès du roi. Mais tout le contraire avait eu lieu. La flotte marchande, sauvée par l'intrépidité de son escorte, avait rendu bon témoignage des deux officiers de la marine royale, et le ministre de la marine complimenta le chevalier et le présenta au roi Louis XIV.

Loin de le mal accueillir, Louis XIV lui fit raconter les détails de la bataille et ce qui l'avait suivie, puis il lui annonça gracieusement qu'une gratification serait accordée aux deux valeureux marins.

Là ne devaient pas se borner les faveurs royales : Jean Bart et Forbin furent promus capitaines de vaisseau en récompense de leur belle conduite.

Jean Bart, cependant, était rentré sans bruit à Dunkerque. Il savait que l'opinion publique n'est pas toujours favorable aux vaincus. Mais, à Dunkerque comme à Versailles, l'effet contraire s'était produit, et le glorieux marin fut reçu avec enthousiasme par ses compatriotes. Ce fut au milieu des fêtes de son retour qu'il apprit la nouvelle d'une gratification royale et de sa nomination de capitaine.

Cela se passait vers la fin de juin 1689. Le 13 octobre suivant, il épousait, non plus cette fois une simple ouvrière, mais bien une jeune fille appartenant à l'une des premières familles de Dunkerque, dont les parents se succédaient depuis longtemps dans l'échevinage de la ville et tenaient le premier rang dans le pays.

Elle se nommait Jacqueline-Marie Tugge et était âgée de vingt-six ans.

Jacqueline devait donner onze enfants au valeureux capitaine qui avait été père deux fois pendant son premier mariage, et partager avec le héros les honneurs d'une tombe devenue historique.

A quel sentiment avait obéi l'illustre marin en associant à sa destinée une seconde épouse ? Nous ne savons, mais il est plus que probable que Jacqueline éprouvait pour le héros populaire un amour mêlé d'orgueil.

Quoi qu'il en soit, la jeune et belle patricienne, en épousant la gloire du marin, n'eût peut-être pas été fâchée de ne pas devenir en même temps la belle-mère d'un jeune gars, hardi compagnon déjà, en grand renom dans les équipages de son père, mais un peu rude, et très-peu fait au belles manières du beau monde dunkerquois.

Cornil était à cette époque un grand garçon de douze ans, dont Jean Bart était fier comme de son image. L'illustre homme de mer le conduisait partout et ne trouvait pas que son fils, malgré ses larges mains et son langage accentué, fût déplacé dans la meilleure société de la ville.

Il fut donc assez désagréablement surpris en voyant que sa jeune femme traitait Cornil avec un peu de froideur, et le regardait du haut de ses dédains de patricienne. Dans les premiers jours de son mariage, il se contenta, pour maintenir l'équilibre, de témoigner à son fils un peu plus de bienveillante tendresse ; mais voyant que Jacqueline semblait agir de parti pris, il lui dit un jour :

— Que pensez-vous de mon Cornil, madame ?

— Ce que tout le monde en pense, ce que vous en pensez vous-même, répondit la jeune femme ; c'est un enfant qui promet de porter dignement le glorieux nom de son père.

— Vous le trouvez peut-être rude... à peine dégrossi ?...

— Il est vrai qu'il est plus à sa place sur le pont d'un navire que dans la société que nous voyons.

— J'attendais cet aveu, madame ! fit Jean Bart avec une sorte de sévérité brusque. Il me semble que vous ne songez pas assez que Cornil est mon fils. J'ai cru voir que vous le traitiez avec un dédain marqué. J'ai dû m'imaginer d'abord que vous agissiez ainsi par timidité ; mais aujourd'hui on devine de l'indifférence, quelque chose de pire même. Vous êtes jeune, madame, vous avez besoin d'être bien dirigée ; essayez donc de traiter mon Cornil comme moi-même, et soyez sa vraie mère. Ce enfant-là ne peut que vous inspirer de l'orgueil : il est déjà digne du nom qu'il porte !

A notre époque d'insoumission, la jeune femme n'eût pas manqué de rire de ce conseil ; mais Jacqueline vivait dans un temps où les femmes n'avaient point encore de volontés, et, autant par amour pour son mari que par devoir, elle prit à l'égard de Cornil des sentiments tout maternels.

Cela ne suffit point à Jean Bart. Il avait sermonné sa femme, il devait une leçon à son fils.

— Cornil, lui dit-il, celle à qui je viens de donner notre nom est ta mère. Avec l'obéissance et le respect, tu lui donneras ta tendresse filiale. C'est ma volonté formelle. Fais en sorte que je ne sois jamais dans la nécessité de te répéter ce conseil.

Des deux côtés, le conseil fut entendu et religieusement suivi. Aucune ombre n'assombrit jamais le nouveau ménage du marin.

La seconde lune de miel ne dura guère plus que la première. Dès le 19 décembre suivant, quoique capitaine dans la marine royale, Jean Bart, sous prétexte de croisière, fit une course extrêmement heureuse dans la mer du Nord, théâtre de ses premiers exploits, et rentra pour le 1er janvier 1690 avec un navire hollandais capturé.

En 1690, Tourville, revenant d'Irlande, avait déjà battu les Anglais, quand il reçut l'ordre de marcher contre les Anglais et les Hollandais réunis. Un puissant armement avait eu lieu à Brest, et tous les ports de France avaient fourni leur contingent de bâtiments et d'hommes à l'illustre lieutenant général des armées navales.

Jean Bart, comme capitaine de vaisseau, était arrivé de Dunkerque avec l'*Alcyon*, de quarante canons et de deux cent vingt hommes d'équipage. Il avait à prendre une revanche, et il comptait la trouver belle.

A la tête de soixante-dix-huit vaisseaux de guerre, d'une vingtaine de brûlots et de quelques bâtiments plus petits, Tourville quitta Brest le 23 juin 1690 et gagna les côtes d'Angleterre. Le 4 juillet, il signalait les flottes alliées, qui se préparaient, de leur côté, à une affaire décisive.

A la suite du conseil tenu à bord du vaisseau amiral, Tourville demanda un homme assez hardi pour aller en reconnaissance.

— J'irai, dit Jean Bart ; c'est une affaire personnelle.

À la nuit, il se déguisa, sauta dans une barque, mit des filets

de pêche en évidence, et s'en alla donner dans la flotte ennemie.

— Qui vive ? lui cria-t-on.

— Pêcheur ! répondit l'intrépide capitaine.

Et il passa avec indifférence, tourna les flottes alliées, compta les navires, s'assura de leurs positions respectives et revint rendre compte de sa périlleuse mission.

L'ennemi était fort, monté sur des vaisseaux de premier rang et disposé en bel ordre. Les Hollandais, les premiers marins du monde à cette époque, formaient l'avant-garde.

On se trouvait à la hauteur de l'île de Wight. Le 10 juillet, au lever du soleil, tout était prêt pour le combat ; Tourville fit avancer ses bâtiments en ordre de bataille et commença le feu. Comme à l'ordinaire, Jean Bart, insensé de courage, fit des prodiges. Les Hollandais furent écrasés après une résistance héroïque que n'imitèrent pas les Anglais, qui se retirèrent pour éviter le même sort. La victoire nous coûta du monde, mais ce fut une grande victoire navale après laquelle les alliés n'osèrent plus, de quelque temps, se montrer devant Tourville.

Jean Bart, immédiatement après ce combat où il s'était couvert de gloire, revint sur son navire à Dunkerque pour embrasser le nouveau-né de son second mariage, et faire payer les dragées de baptême aux négociants hollandais.

Il s'en alla, en effet, croiser sur les côtes de Hollande, détruisit huit de leurs bâtiments, prit deux navires anglais au retour et rejoignit la flotte à Brest.

Une si prodigieuse activité paraît incroyable. A peine arrivé à Brest, Jean Bart part en détachement vers les côtes d'Irlande, accomplit sa mission et revient à Brest, où l'attend un nouvel ordre de départ pour la mer du Nord.

Le gouvernement du roi avait acheté à Hambourg deux cargaisons de poudre, d'armes et de métaux. Les deux navires, enfermés dans l'Elbe, n'osaient sortir de peur d'être capturés par les Hollandais.

Jean Bart fut désigné pour aller les prendre et les ramener sous sa protection.

Arrivé à Hambourg, l'illustre corsaire apprend que le chargement n'est pas terminé. Pour passer le temps, il va croiser dans ces parages et rançonne pour quarante-cinq mille écus des baleiniers hollandais qui, une fois libres, vinrent sonner l'alarme dans leur pays.

Une escadre de guerre mit immédiatement à la voile pour barrer la route à l'aventureux capitaine, mais Jean Bart passa sans tirer un coup de canon et ramena les navires confiés à sa garde.

A la campagne suivante, nous le retrouvons encore à Brest, sous les ordres de Tourville ; mais comme rien de nouveau n'arrivait, il obtint de retourner à Dunkerque. Cette ville et tout notre littoral du nord étaient fortement inquiétés par les ennemis. La guerre d'aventures était surtout son fait ; le repos pesait au brillant guérillero des mers. Une fois rentré dans sa ville, il proposa de créer une escadre volante qui fatiguerait incessamment l'ennemi, ravagerait ses côtes et anéantirait son commerce. Lui et Forbin plaident chaudement en faveur de cette proposition, qui fut enfin adoptée.

— Voilà qui est bien, dit à Jean Bart l'intendant de marine, il ne reste plus qu'à passer. Le port est hermétiquement bloqué par les vaisseaux de la Hollande et de l'Angleterre.

— C'est notre affaire, répondit fièrement Jean Bart, on passera !

Quand les bâtiments de son escadre furent prêts, Jean Bart emmena sur la dune le chevalier Forbin et les autres capitaines pour leur montrer un intervalle d'une demi-encablure qui existait entre un anglais et un hollandais.

— Voilà la porte ouverte ! leur dit-il en étendant la main. Nous partons cette nuit, je prends la tête de l'escadre, et vous ferez ce que vous me verrez faire.

Les petites frégates se tinrent surnoisement endormies tout le jour au fond du port et ne commencèrent à s'animer qu'à la nuit tombante. Quant les ténèbres furent venues, elles partirent à la file sans un cri d'homme, sans lumière. Jean-Bart tenait la tête ; il s'enfonça comme un coin dans l'intervalle de la flotte de blocus et lâcha poliment ses deux bordées au passage. Forbin, qui venait immédiatement après, en fit autant, puis les autres. Si bien que, surpris par cette soudaine attaque, les Anglo-Hollandais crurent à une affaire sérieuse et sonnèrent le branle-bas.

Pendant ce temps, l'escadre de Jean Bart s'esquivait lestement au large sans même être poursuivie.

Cette course de quelques semaines dut venger les prisonniers de Plymouth. L'escadre volante prit quatre anglais richement chargés, en brûla quatre-vingts autres, ravagea les côtes d'Angleterre, incendia deux cents maisons aux environs de Newcastle et ramena pour un demi-million de prises, valeur énorme pour l'époque.

VI.

Les *Mémoires* du chevalier de Forbin n'ont pas réussi à enlever à Jean Bart la grande et glorieuse part de ces expéditions. Le chevalier a prêché pour son saint, l'histoire a fait justice de ses prétentions jalouses.

Les deux capitaines repartirent encore ensemble pour le Nord avec un troisième bâtiment. La petite escadre était, comme toujours, aux ordres de Jean Bart. Les aventureux navigateurs arrivèrent dans un port de Norvège, après avoir capturé des hollandais en route. Là, Jean Bart descendit à terre et se rendit dans un cabaret bien connu des étrangers qui fréquentaient ces parages.

En même temps que lui, arrivait un capitaine anglais dont les deux gros navires étaient dans le port. C'était donc un ennemi, et, de plus, un ennemi aux troussees de Jean Bart, qu'il ne connaissait pas.

L'Anglais buvait à une table voisine et regardait de ses deux yeux le marin inconnu, qui parlait l'anglais avec facilité. Il n'avait jamais vu cet homme à la stature colossale, aux formes puissantes, à la voix impérative, et demanda à quelle nation il appartenait.

— C'est Jean Bart, lui répondit l'hôte.

— Vous êtes sûr ?

— Parfaitement ; vous pouvez le lui demander à lui-même.

L'Anglais alla sans façon s'attabler auprès du Français et sollicita l'honneur de trinquer avec lui.

— Soit ! répondit Jean Bart ; ici, à Berghen, dans un lieu public, en un pays neutre, il n'y a pas d'ennemis.

— Vous êtes Français ?

— Comme vous êtes Anglais, capitaine.

— Enfin !

— Enfin quoi ?

— C'est vous que je cherche.

— Tout est bien, puisque vous m'avez trouvé.

— Mais ce n'est pas seulement pour boire avec vous....

— Je comprends.... un Anglais !

— Il faut que je me batte avec vous.

— Vous serez servi à souhait, capitaine. J'attends des munitions ; quand j'en aurai reçu, je reprendrai la mer, et alors je serai à votre disposition. A notre prochaine affaire, capitaine ! ajouta Jean Bart en tendant son verre.

Les munitions furent embarquées le lendemain, et ce dernier fit prévenir l'Anglais que tel jour et à telle heure il sortirait du port ; qu'une fois sorti, il acceptait le combat et regardait la proposition comme sérieuse.

L'Anglais fit répondre que dans les eaux d'un pays neutre, il fallait vivre en amitié. Le combat aurait lieu en pleine mer, et le brave Jean Bart ne perdait rien pour attendre. Le message se terminait par une invitation à déjeuner pour le lendemain.

Jean Bart répondit à son tour que le déjeuner de deux ennemis qui se rencontraient devait se composer de coups de canon et de coups de sabre.

Mais le chevaleresque Anglais insista, envoya message sur message, et décida son adversaire à accepter la proposition.

Jean Bart monta à bord de l'Anglais et déjeuna comme s'il eût été sur son propre navire, but un verre d'eau-de-vie après le repas, fuma tranquillement sa pipe, puis, serrant la main de son hôte :

— Merci, et au revoir, dit-il ; il est l'heure de partir.

L'Anglais laissa venir sur sa figure un mauvais sourire et répondit, en se haussant avec orgueil :

— Vous êtes mon prisonnier !

Jean Bart le regarda dans les yeux sans répondre.

L'Anglais, sans s'émouvoir, continua :

— J'avais promis de vous prendre et de vous amener en Angleterre.

— Tonnerre de bombe ! je ne suis pas ton prisonnier et tu vas bien le voir ! éclata le terrible Dunkerquois en s'emparant d'une mèche allumée. Ton vaisseau va sauter !

Et résolument il se dirigea, mèche en main, vers un baril de poudre qu'il avait aperçu sur le pont.

— A moi, mes gars ! s'écria-t-il en étendant le bras.

Cette menace contint l'équipage anglais. Les loups de mer français, entendant l'appel de leur chef, sautent dans les chaloupes, montent à l'abordage sur le vaisseau anglais et taillent les traitres en pièces.

Le capitaine anglais fut épargné, mais il fut emmené à Brest sur son vaisseau prisonnier.

— Nous sommes en pays neutre, voulut-il objecter.

— Il n'y a pas de pays neutre pour les traitres, répondit Jean Bart. Ton autre navire est libre, mais toi, je te tiens et je te garde !

Ces expéditions si rapides et si fructueuses ne faisaient apparemment pas l'affaire de M. Patoulet, intendant de la marine à Dunkerque. M. Patoulet s'était plaint de Jean Bart et du chevalier de Forbin en termes graves ; il avait fait appuyer ses dénonciations, et le ministre de la marine, pour avoir raison de ces volontaires de la mer, leur intima l'ordre d'arriver à Versailles et de rendre compte au roi de leur conduite.

Si Forbin trembla pour son crédit, Jean Bart eut peur comme un enfant. Le roi de France était fâché !

Le chevalier voulait emmener son chef avec lui.

— Non pas, non pas, répondit le héros tout ahuri. Versailles est un pays que je ne connais pas. L'ordre du ministre ne donne pas de jour : prenez donc les devants, chevalier ; faites pour nous deux et pour le mieux. J'irai à petites journées, je me tiendrai coi dans Paris et n'en sortirai qu'à l'heure où vous aurez bien plaidé notre cause.

Ainsi fut fait

Le ministre Pontchartrain n'était pas aussi furieux qu'on l'avait dit. Il interrogea le chevalier, reçut avec plaisir sa justification et le conduisit à l'audience du roi.

Sa Majesté Louis XIV aimait les hommes hors ligne, et complimenta le chevalier de Forbin en quelques paroles gracieuses.

L'heureux capitaine s'inclina profondément pour remercier.

— Mais, dit Louis XIV, avec vous j'avais mandé Jean Bart ?

— Il est à Paris, sire, répondit le ministre, et il aura l'honneur d'être présenté demain à Votre Majesté.

Si Jean Bart avait eu peur à Dunkerque, il se sentit complètement rassuré quand il apprit que le roi avait souri. Soit qu'il eut mal compris les ordres du ministre, soit qu'il se crût assez grand garçon pour faire seul sa visite à Sa Majesté, il se rendit au château sans se recommander, sans se faire accompagner de personne.

Depuis deux jours, tous les courtisans étaient en belle humeur. Le chevalier de Forbin qui les connaissait tous, leur avait raconté qu'il amenait un ours à Versailles, et que cet ours était capable des plus jolis tours.

Et tout le monde attendait l'ours du chevalier de Forbin.

C'était en hiver et le jour arrivait tard. Comme il faisait nuit encore, une espèce de géant, ayant des pieds marins d'un coudé, des membres d'hercule, des vêtements sans nom connu, se présenta dans les antichambres de Versailles.

Un officier des gardes vint lui demander ce qu'il attendait.

— Le roi ! répondit le colosse. Sa Majesté m'a dit de venir.

— Il est de bonne heure....

— C'est bon, j'attendrai.

— Attendez tant qu'il vous plaira, mais soyez assis.

Le géant obéit ; mais il n'avait pas l'habitude, paraît-il, de se maintenir longtemps dans cette position, car il se leva au bout de cinq minutes, tira de sa poche une pipe énorme et un sac à tabac. Il bourra sa pipe lentement et avec art et la mit dans ses dents ; puis, posant une tranche d'amadou sur une pierre à fusil, il battit le briquet avec une sérénité héroïque.

Le même officier revint auprès de l'inconnu, cette fois avec un air de hauteur visible.

— A bas la pipe, ou retirez-vous, monsieur !

(A continuer.)

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCES.

A St. Jérôme, le 3 courant, la Dame de J. B. Lef. Villemure, Ecr., N. P., et agent de l'*Opinion Publique*, a mis au monde un fils.

A Ste. Ursule, le 7 Septembre courant, la Dame de M. T. Lefebvre Ecr., marchand, un fils.

A Southbridge, Mass, le 12 Août, Mme. J. B. Plante, une fille.

DÉCÈS.

En cette ville, le 6 courant, à l'âge de 26 ans, Dame Emélie Lefebvre, épouse de M. Octave Tourangeau, typographe.

A Manchester, N. H., "Squog Village," le 3 courant, à l'âge de 11 mois et 17 jours, Marie-Sara-Bella-Rose-Georgiana, enfant de D. G. E. Mercier.

A Southbridge, Mass, le 18 Août, Marie-Louise-Delia-Harpin, épouse de J. B. Plante.